

PRO FRIBOURG



194 | Trimestriel | 2017-I

LES JARDINS FAMILIAUX: 75 ANS DE MATURITÉ

Samuel Rey
propose une
vision décalée
de Fribourg

Jacques Thévoz
s'expose au
Cameroun

Bernard Muller
un architecte-
paysagiste peu
connu

75 ans de jardins en ville

Les jardins familiaux de Fribourg existent depuis 1942. Ils proposent encore aujourd'hui 273 parcelles réparties sur 85'000 m², entre Fribourg, Granges-Paccot, Villars-sur-Glâne et Givisiez. L'association des jardins familiaux de Fribourg et environ (AJFFE) fête ses 75 ans en 2017. L'occasion pour PRO FRIBOURG de proposer un dossier sur ces lopins de terre cultivable qui se sont développés en milieu urbain.

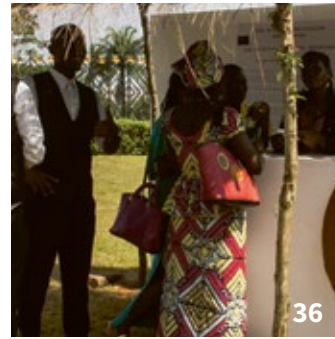
Alors que Valérie Kohler s'est penchée sur leur histoire (p. 10), de la naissance des jardins ouvriers en Europe aux actuels jardins partagés, cette publication donne également la parole à quelques utilisateurs. Ces derniers représentent d'ailleurs une vingtaine de nationalités différentes. Nous avons aussi voulu faire le point sur leur avenir avec Antoinette de Weck (p. 18), conseillère communale directrice des Affaires bourgeoises, les terrains des jardins appartenant à la Bourgeoisie de Fribourg. Le principal enjeu pour l'avenir: ces espaces quasi disponibles en milieu urbain vont-ils être sacrifiés sur l'autel de la densification? Nul doute que la pression existe sur ce pan de patrimoine social de notre région.

Autres jardins, ceux conçus par Bernard Muller, architecte-paysagiste fribourgeois.

Un chapitre de ce cahier rappelle que ce Moratois a laissé plus d'une centaine de réalisations de qualité en Suisse Romande (p. 40).

Personnalité fribourgeoise plus célèbre, Jacques Thévoz a dressé le portrait du Cameroun grâce à toute une série de clichés peu connus, mais qui ont fait l'objet d'une exposition dans la capitale Yaoundé. Une belle mise en valeur d'une partie du patrimoine fribourgeois dont l'aventure est contée par Adrien Laubscher-Thévoz (p. 36). De son côté, Samuel Rey puise au cœur de ses ressources d'architecte et d'artiste-peintre pour proposer une vision décalée de la ville de Fribourg: il a imaginé d'autres devenirs pour des lieux emblématiques de notre capitale (p. 26). Un questionnement de notre patrimoine bâti en images.

*Stéphanie Buchs,
responsable des publications*



IMPRESSUM

Éditeur

PRO FRIBOURG
Case postale 1244
1701 Fribourg
info@pro-fribourg.ch
redaction@pro-fribourg.ch
CCP 17-6883-3
IBAN CH30 0900 0000 1700 6883 3
BIC POFICHBEXXX
www.pro-fribourg.ch

Cotisation annuelle

donnant droit à la revue trimestrielle
Ordinaire: CHF 66.–
De soutien: CHF 99.–
AVS: CHF 55.–
Etudiants,
apprentis: CHF 44.–

Responsable de la publication

Stéphanie Buchs

Rédaction

Stéphanie Buchs, Sylvie Genoud
Jungo, Valérie Kohler, Adrien
Laubscher-Thévoz, Carmen Reolon,
Samuel Rey

Conception et mise en page

Caroline Bruegger, Fribourg

Impression

Stämpfli SA, Berne

Tirage: 3000 ex.

Prix: 18 francs

ISSN: 0256-1476



SOMMAIRE

- 1** Editorial
- Jardins**
- 4** Les jardins familiaux, une quête d'équilibre
Valérie Kohler
- 10** Naissance des jardins ouvriers
Valérie Kohler
- 14** De la fonction sociale à l'outil politique responsable
Valérie Kohler
- 16** Bibliographie
- 17** Toutes voiles dehors vers le centenaire!
Yolande Peisl-Gaillet
- 18** «La Ville tient à maintenir le rôle social des jardins familiaux»
Interview d'Antoinette de Weck
Propos recueillis par Stéphanie Buchs
- 20** Interview de 6 locataires de jardins familiaux
- Portefolio**
- 26** «Et si...»
Samuel Rey
- Photos**
- 36** Jacques Thévoz s'expose au Cameroun
Adrien Laubscher-Thévoz
- Parcs**
- 40** Bernard Muller: enrichir la nature pour la célébrer
Carmen Reolon
- 46** L'auberge du Cerf est sauvée
- 47** Un four à pain échappe à la démolition
Sempach obtient le prix Wakker 2017
- 48** Invitation à la 53^e assemblée générale de PRO FRIBOURG
- Agenda

HISTOIRE

Les jardins familiaux, une quête d'équilibre

Valérie Kohler*



Yolande Peisi-Galliet

Après un bref état des lieux de l'histoire des jardins familiaux en Suisse et à Fribourg, une mise en perspective historique plus générale sur la naissance et l'évolution de ces lieux utiles autant que symboliques permet de prendre la mesure de l'importance accordée à ces espaces aujourd'hui.



Au cours du XX^e siècle, l'extension rapide des zones urbaines et périurbaines a conduit à repenser la gestion de la nature dans la ville. Ces espaces verts portent avec eux des dimensions humaines importantes. Les jardins *familiaux* constituent, dans ce cadre, une source intéressante de renseignements concernant l'histoire économique et sociale des villes, de leur urbanisation, de leur modernisation: ces espaces illustrent en effet l'évolution des besoins et des finalités de l'habitant.

Situés principalement en zone urbaine ou périurbaine, les jardins *familiaux* se définissent comme de petits lots de terrain de 100 à 300 m², mis à disposition de jardiniers amateurs; sans en être propriétaires, ils cultivent leur lopin de terre sous certaines conditions et jouissent d'un abri ouvert pour ranger outils et graines, lequel se transformera peu à peu en cabanon fermé.

En Suisse romande, les jardins familiaux trouvent leur origine à Fribourg où les premiers jardins *ouvriers* apparaissent dès 1902 sous l'impulsion de Madame Jean Bruhnes, femme du professeur de géographie humaine à l'Université de Fribourg dès 1896. Membre de la

Bourgeoisie de la ville, cette parisienne d'origine demande la jouissance de quatre lots de terrain qu'elle attribue à des familles pauvres de la ville en leur apportant les semences et les outils nécessaires à leur travail; trois autres personnes font de même l'année suivante avec l'appui de la conférence académique de Saint Vincent de Paul qui en assume la location. Locataires de leur lopin de terre, ces sept familles sont soumises à un règlement très contrôlé: la culture des pommes de terre ne pouvait pas prendre plus de deux tiers du terrain pour permettre la culture maraîchère et celle des fleurs. Cette entreprise se développe au fur et à mesure de la libération de nouveaux *esserts* bourgeois et s'étend peu à peu à d'autres villes suisses.

Les débuts au Stadtberg

Les années 1940 connaissent un essor particulier pour ce type de jardins. Sur des terrains prêtés à cet effet en périphérie de la ville par la Bourgeoisie, six cultivateurs de la ville de Fribourg ont eu par exemple l'ambition de développer une petite culture pour le bien de familles à revenu modeste. L'Association des jardins familiaux de la ville de Fribourg est fondée avec la création en 1942 du premier jardin familial (Stadtberg) sur un terrain en pente comprenant 56



Ville de Fribourg / VK

En bleu, les terrains occupés par les jardins familiaux.

parcelles au pied d'immeubles locatifs situés au Schönberg. Le but de l'Association, qui fête donc ses 75 ans en 2017, était de gérer ces sites particuliers des *esserts*.

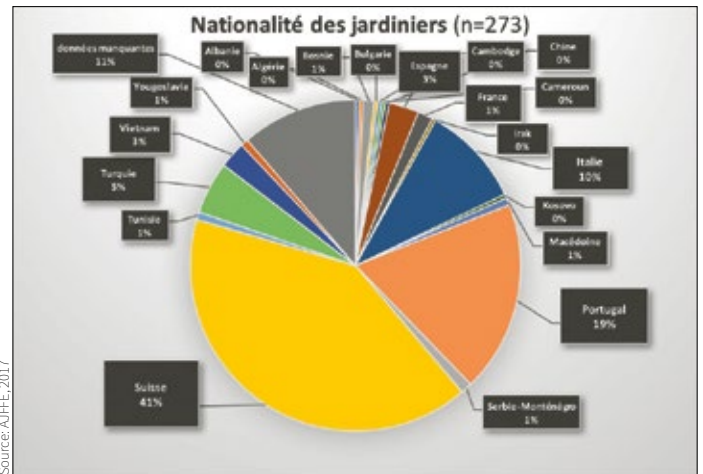
La Bourgeoisie veille toujours à attribuer de nouveaux sites aux jardins *familiaux* pour remplacer ceux sacrifiés aux nouvelles infrastructures: la construction de l'Hôpital cantonal fera disparaître des parcelles de jardins aux abords de la Route de Villars qui seront alors remplacées par la création de 77 nouveaux jardins à Bertigny en 1964. Les 45 parcelles de La Faye verront le jour en 1969 et ceux de Torry I, en 1977. Malgré l'urbanisation, les jardins *familiaux* connaissent donc une expansion jusqu'en 1982 avec la création du dernier site prévu à cet effet: Torry II. Torry I et II regroupent le site le plus grand avec 112 parcelles.

273 parcelles dans l'agglomération

Actuellement, Fribourg et son agglomération sont dotées de 273 jardins familiaux d'une superficie de 85'000 m² répartis sur quatre secteurs: Stadtberg/Fribourg, Bertigny/Villars-sur-Glâne, La Faye/Givisiez et Torry I-II/Fribourg-Granges-Paccot. En comparaison,

Zürich compte 5500 jardins familiaux et Genève attribue 2000 parcelles. Lausanne, de son côté, offre 600 jardins familiaux répartis en dix sites sur lesquels se côtoient 37 nationalités différentes. Très populaires et généralement occupés par des hommes de plus de 50 ans, les jardins sont depuis les années 1990 réinvestis par les générations plus jeunes, hommes et femmes qui louent en groupe un terrain en remettant au goût du jour d'anciennes techniques de jardinage.

C'est à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle que la Suisse connaît le véritable essor du jardin ouvrier (nommé plus tard jardin *familial*), un espace qui se développe souvent sous l'impulsion d'un comité de femmes. Caractérisés par leur aspect collectif, les jardins *familiaux* tels qu'on les connaît encore partiellement aujourd'hui, ont d'abord été destinés à aider les indigents des zones rurales avec le *potager du pauvre*. Né en Suisse romande d'une forme de charité par le travail de la terre plutôt que par l'aumône, le jardin familial trouve toute son utilité dans les périodes d'après-guerre suite à l'augmentation massive du chômage. Dans certains pays d'Europe du Nord, cette dimension sociale existe déjà dès le milieu du XIX^e siècle avec la naissance de l'industrialisation.



En Suisse, la période suivant la Première Guerre mondiale pousse les jardiniers à s'organiser au niveau fédéral: fondée en 1925, l'Association suisse des petits jardiniers deviendra l'actuelle Fédération suisse des jardins familiaux pour regrouper l'ensemble des jardins *familiaux* du pays. Cette Fédération compte aujourd'hui près de 25'000 membres répartis dans les cantons et communes du pays. Si le travail au jardin familial reste une activité principalement masculine pour des personnes de conditions socio-économiques modestes, les années 1990 marquent le début d'une évolution de la population fréquentant ces jardins *familiaux*.

Tordant le cou à certaines idées reçues, les jardins *familiaux* de Fribourg sont l'exemple frappant de cette tendance des caractéristiques des jardiniers amateurs à l'élargissement à tout type de professions, de sexe et d'âge. La comparaison entre les statistiques de 1992 et de 2017 confirme ces changements, mais relève aussi des constantes.

Une vingtaine de nationalités

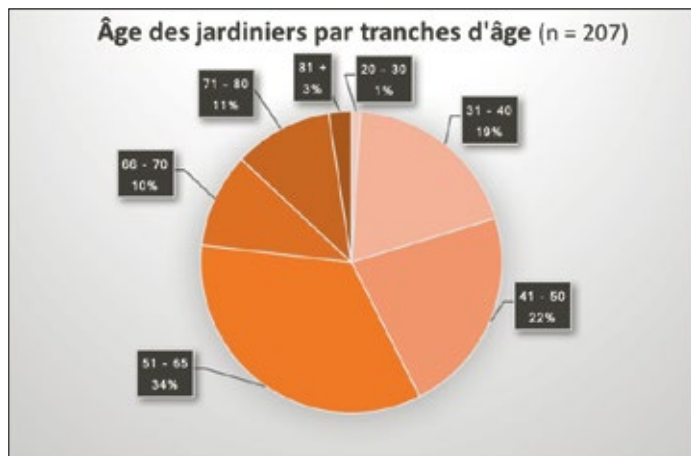
Dans les statistiques de l'Association des Jardins Familiaux de Fribourg et Environs (AJFFE) de 2017, plus de 40% des membres de

l'association sont représentés par des Helvètes. Les membres rassemblent aussi une vingtaine de nationalités différentes (voir tableau ci-dessus), principalement des Portugais (19%) et des Italiens (10%). Cette diversité a pour atout d'enrichir les savoirs agronomiques et culinaires autant que de rapprocher les peuples et d'en favoriser les échanges.

Outre la question des nationalités, un basculement dans les tranches d'âge concernées se traduit par l'évolution des «retraités et sans emploi» – leur proportion largement majoritaire – passant de 80% de locataires de ces parcelles en 1992 à 20% en 2016. Le fait de cultiver son propre potager intéresse désormais toutes les tranches d'âge.

Les 51-65 ans majoritaires

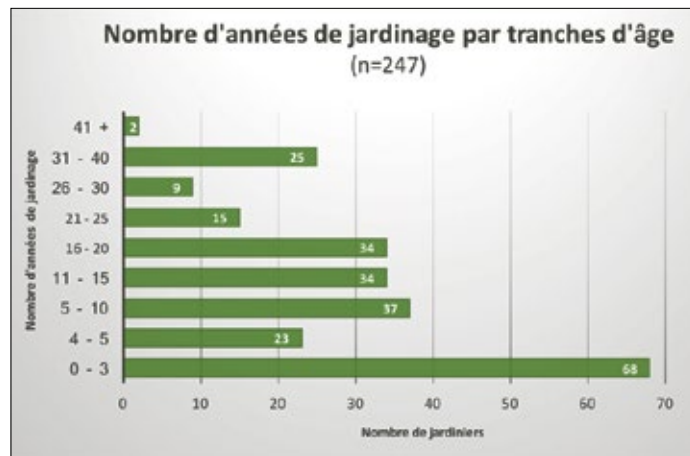
A la recherche d'une façon plus authentique de vivre en harmonie avec la nature, de plus en plus de personnes de la population active investissent du temps dans le jardin *familial*, que ce soit en famille ou en groupe d'amis ou de connaissances. Si le temps à disposition est peut-être moindre pour les 20-65 ans, beaucoup viennent et tra-



vailent en famille dans leur jardin. La proportion la plus forte se situe actuellement dans la tranche d'âge des 51-65 ans avec 34%. Viennent ensuite les 41-50 ans, à hauteur de 22%, puis les 31-40 ans avec près de 20%.

Si environ une personne sur dix jardine depuis plus de 30 à 40 ans en faisant preuve de longues années d'expérience, il est intéressant de noter la présence de presque un tiers de jardiniers membres cultivant leur parcelle depuis une à trois saisons. Cette proportion non négligeable renseigne non seulement sur le renouvellement de la population des jardins familiaux et leurs caractéristiques, mais aussi sur la demande et l'engouement de ces dernières années pour ces espaces spécifiques en ville.

L'évolution des jardins *familiaux* témoigne de ces transformations en constituant de véritables miroirs de la société dont les besoins et les attentes ont, eux aussi, évolué. Les jardins familiaux prennent des formes revisitées par un public beaucoup plus large et varié de la population. D'autres pays connaissent en effet une évolution semblable avec des enjeux aussi bien sociaux qu'économiques. La compréhension



des mécanismes qui ont mené à la recrudescence de l'intérêt pour ces jardins nécessite une mise en perspective historique plus globale des jardins *familiaux*.

*Docteure en sciences économiques et sociales, Valérie Kohler est chercheuse, enseignante et analyste en géographie humaine et en histoire contemporaine. Elle s'intéresse de près au développement urbain des villes suisses, aux dispositifs spatiaux de leur tissu socio-économique et à la relation qu'entretiennent les habitants avec leurs espaces de vie.



Naissance des jardins ouvriers

Valérie Kohler

Les premiers lopins de terre cultivable destinés aux familles ouvrières voient le jour dans une ère industrielle sous tension. Il faudra attendre 1891 pour qu'ils acquièrent une certaine reconnaissance.

Chargé de sens, le concept des jardins remonte à la volonté de développer la petite propriété, dès le XVI^e siècle. En Angleterre, les «allotments» ou «terres allouées aux ouvriers» apparaissent durant les guerres napoléoniennes.

Le contexte économique de la deuxième moitié du XIX^e siècle est peu à peu dominé par une accélération de la production industrielle. Suite à l'*enclosure* des terrains agricoles, la mécanisation de l'agriculture favorise l'exode rural d'une main d'œuvre qui investit les villes. L'urbanisation et la croissance urbaine se renforcent, l'augmentation de la productivité et la concurrence de la main d'œuvre étrangère mènent à des conditions de vie plus dures pour les ouvriers. Le ralentissement économique de la Grande Dépression renforce la demande en ouvriers

qualifiés; déracinés, ils se concentrent en masse dans les quartiers pauvres des villes. Après l'usine, les ouvriers ont souvent l'habitude de se rendre au cabaret ou dans les tavernes, dilapidant le fruit de leur travail dans la boisson. Suite aux idées développées dès 1830 par le médecin et pédagogue Daniel Gottlob Moritz Schreber, une association des jardins *ouvriers* est fondée en Allemagne en 1864 afin d'éduquer la population et améliorer la santé publique, physique et mentale, de la jeunesse dans les villes. La période industrielle est ainsi marquée par le début d'actions ponctuelles à vocation de soutien éducatif et d'aide aux plus défavorisés par ce type de jardins.

Aide aux plus démunis

Face aux fortes tensions sociales et aux premiers mouvements de grève dans les



Yolande Peis-Gaillet

industries textiles et métallurgiques à la fin du XIX^e siècle, le clergé, la bourgeoisie et une frange du patronat, réagissent en souhaitant offrir une meilleure hygiène de vie à la classe ouvrière.

L'histoire des jardins *familiaux* est alors marquée par l'action de quelques figures représentatives de ce mouvement d'aide aux plus démunis. Leur développement s'illustre une nouvelle fois par l'œuvre d'une femme qui symbolisera l'engagement pour la création des jardins *ouvriers*: Félicie Hervieu. Alors à la tête d'une manufacture textile à Sedan en France, les idées de cette femme-entrepreneure se rapprochent du mouvement démocrate-chrétien. Elle initie de nouveaux modes d'assistance aux familles ouvrières dont les conditions de vie sont très dures. Proche de ses employés, elle

s'engage dès 1890 à leur verser mensuellement un montant à la Caisse d'épargne et les incite à louer un jardin, à y travailler en famille, afin de compléter leur alimentation et de pérenniser leur situation financière.

Séduit par cette idée, le Père jésuite Félix Volpette de la ville de Saint-Etienne s'inspire pour créer ce modèle de jardins dans la Loire. L'Abbé Jules Auguste Lemire fit de même en créant parmi les premiers jardins *ouvriers* de France.

Utilité reconnue d'abord par l'Église

En 1891, le Pape Léon XIII publie l'encyclique *Rerum Novarum* qui condamne la misère et la pauvreté pesant injustement sur la majeure partie de la classe ouvrière. Il encourage les catholiques français à se rallier à la République et au mouvement démocrat

chretien des industriels, alors critiqué par les plus conservateurs autant que par les mouvements ouvriers qui voient en ces actions sociales une forme de paternalisme patronal.

En 1903, en Suisse, l'assemblée du Pius-Verein, réunie à Romont, puis celle des catholiques suisses en septembre à Lucerne, saluent l'œuvre des jardins *ouvriers* et émettent un certain nombre de vœux en faveur de leur soutien.

Quelle sera la réponse du monde politique à ces réactions de la société? Là encore, une figure ecclésiastique et engagée politiquement va symboliser ce tournant: l'Abbé Lemire. Créée à Hazebrouk dans les Flandres par le Docteur Lancry avec l'Abbé Lemire, la *Ligue du Coin de Terre et du Foyer*



Yolande Peis-Gailliet

(LCTF) défend en 1896 les principes issus des théories du *terrianisme*. Ces jardins ouvriers se développent plus particulièrement dans les régions minières ou à proximité du chemin de fer. L'Abbé Lemire associe ce terme au mouvement de retour à la terre que chaque humain est en droit de revendiquer, à travers son rapport au sol, afin de maintenir une stabilité et de pouvoir se réaliser. Dans une vision progressiste d'économie locale et familiale, chacun devrait pouvoir acquérir une petite propriété « insaisissable et assurée à tous » dont la base indestructible serait la terre.

Bienfait matériel et moral

Ces jardins *ouvriers* doivent alors répondre aux deux principes fondateurs déjà évoqués: le bienfait matériel et le bienfait moral. A travers son occupation au jardin, l'ouvrier

peut non seulement subvenir de façon autonome à ses besoins alimentaires de subsistance par l'effort, mais favoriser aussi une cohésion familiale saine et économe proche de la nature, solides garants face aux tentations de la vie moderne urbaine et industrielle. Dans ses préoccupations, l'Abbé Lemire a aussi pour ambition de recréer une vie sociale épanouissante autour de la vie familiale des ouvriers. Ces espaces constituent selon lui le moyen de parvenir à ces objectifs. La moralisation des familles ouvrières devait répondre aux conséquences sociales de l'industrialisation, améliorer le rapport à l'argent, entre autres.

C'est en tant que député qu'il porte ce projet devant l'Assemblée nationale. Aidé par le pouvoir en place, des notables et des industriels influents, il concrétise et insti-

tutionnalise ces jardins. Reconnue Association d'utilité publique en 1909, la LCTF gère et fédère des groupes de jardins et des associations locales. Les pouvoirs publics encouragent les jardins ouvriers et la LCTF subventionne la création de nouveaux jardins ouvriers dans les zones de fortification des villes à la place de zones destinées au maraîchage. La Première Guerre mondiale ne fera qu'accentuer le besoin alimentaire et l'apport justifié de ces jardins; en 1920, plus de 47'000 jardins ouvriers seront recensés en France.

L'espace de vie proposé par ces jardins se développe pour se diversifier. Outre une certaine idée de la vie familiale, des cours de jardinage et d'école ménagère, des activités cérémonielles apparaissent à l'intérieur de ces lieux telles que cortèges et fêtes, ou en-



Photos: Yolande Peis-Galliet



core des défilés costumés. Le jardin devient alors un décor dans lequel les jardiniers amateurs se réapproprient ces rituels.

L'âge d'or ne dure pas

De plus, les jardins constituent un laboratoire du progrès horticole où des techniques modernes de jardinage se diffusent par ces jardins ouvriers, en faisant de la permaculture ou de l'agroforesterie actuelles, un héritage bien vivant issu des pratiques anciennes dans ces jardins. Dès les années 1920, l'accès à la propriété d'une maison individuelle représente la réussite de la politique prônée par l'Abbé Lemire, mais signe aussi le début du déclin des jardins *ouvriers* d'origine qui prennent d'autres fonctions. La morale laisse ainsi place à l'esthétique: on juge désormais les jardins aussi pour leur aspect.

Seules les années de pénurie alimentaire de la Deuxième Guerre mondiale feront de ces jardins *ouvriers* une source alimentaire non négligeable et dont la fonction sera alors prioritairement économique. Ils seront d'ailleurs les seuls types de jardin subventionnés par l'Etat. En Suisse, le plan Wahlen de 1939 encourage la culture de fruits et légumes dans le moindre espace de terre disponible, ce qui rendra ces jardins nécessaires, et tendra à favoriser leur développement. En 1947, ce ne sont pas moins de 250'000 parcelles qui sont recensées en France dans la LCTF. Cinq ans plus tard, en 1952, ces jardins seront aussi dotés d'une protection inscrite dans la législation française.

L'action sociale de la part de l'entrepreneuriat, suivi par l'église, a donc précédé puis

déclenché l'initiative politique et l'institutionnalisation de ces jardins collectifs. Les périodes de crises économiques ou politiques permettent ainsi aux jardins de garder une fonction utile qui les maintiendra jusqu'à nos jours.

L'âge d'or des jardins *ouvriers*, appelés désormais jardins *familiaux*, ne dure pas; les années d'après-guerre connaissent un bouleversement à plusieurs niveaux, économiques notamment avec l'augmentation du niveau de vie, l'arrivée de la grande distribution et de la société de consommation. Le jardin *familial* tend à disparaître dès le milieu des années 1960 en France, période où la construction rapide des grands ensembles devra répondre à l'augmentation de la population urbaine et aux besoins en logements.

De la fonction sociale à l'outil politique responsable

Valérie Kohler

Entre 1970 et 2017, les jardins familiaux prennent peu à peu la forme de jardins communautaires. Ils deviennent un luxe de plus en plus recherché par des utilisateurs en quête d'identité et dont la nature reflète une certaine mixité sociale.

Si l'Europe connaît une tendance au déclin de ces jardins, les États-Unis en font, dans ces années-là, un objet puissant de contestation sociale: les «community gardens» apparaissent avec une forte revendication de maintien de sa fonction sociale. L'aspect communautaire touche les citoyens qui souhaitent se reconnecter au monde de la nature.

En France, ces jardins de type communautaire se développent plus tardivement sous la forme de jardins *partagés* ; ils mettent en évidence une fonction principalement sociale, favorisant les échanges et luttant contre l'exclusion. Il permet en outre de replacer l'individu au centre, mais aussi de rechercher davantage le partage. Le jardin *partagé* devient un jardin public autogéré avec des règles communautaires.

Espaces des plaisirs simples

Les objectifs de mixité sociale ne peuvent cependant pas être portés en dogme, tant les individualités sont diverses et ne permettent pas forcément l'alchimie escomptée. En outre, les jardins *partagés* contiennent d'autres limites: ils n'attirent plus seulement une seule catégorie sociale, mais aussi des cadres en mal de travail manuel. Si la mixité sociale apparaît dans un premier temps, les phénomènes de *boboisation* et de gentrification gagnent aussi ces espaces devenus privilégiés dans un monde où la vie active tient une place importante. Les jardins sont les espaces du silence, du bon air, de la détente, de tout ce qui peut s'éloigner du quotidien et de l'activité professionnelle. Ces espaces des plaisirs simples deviennent un luxe de plus en plus recherché. Les collectivités locales



tendent à intégrer ces jardins aux projets d'urbanisme.

Ces nouvelles fonctions sociales du jardin partagé trouvent une reconnaissance au niveau international à la fin du XX^e siècle: l'Office international du Coin de terre et des jardins familiaux, regroupant 14 pays dont la Suisse, possède une voix consultative au Conseil de l'Europe afin de défendre l'intérêt de ces espaces dans les grands projets d'urbanisation européens. Les détenteurs de jardins familiaux sont très attachés à leur lopin de terre. Malgré cette caractéristique locative, le jardin représente pour eux un lieu de vie, d'échanges, de complément alimentaire, mais plus encore un mode de vie idéal, un chez-soi amélioré, un idéal de petit propriétaire du XXI^e siècle pour une majorité d'employés au revenu mo-

deste, selon les recherches sociologiques récentes.

La pression de la densification

La nécessité de répondre aux besoins actuels en logements entre pourtant en tension avec la conservation de ces espaces verts devenus privilégiés (lire interview p. 18). Sous une pression démographique croissante, les villes suisses doivent aujourd'hui faire face aux objectifs de la densification, à la pénurie d'espaces disponibles pour des projets immobiliers et de nouvelles infrastructures, menaçant ainsi à court et moyen terme les sites des jardins *familiaux*.

L'enjeu politique consisterait alors dans la capacité à mettre en œuvre une vision à long terme de la nature dans la ville afin d'en conserver les outils fondamentaux

d'intégration et de qualité de vie: *collectifs, communs, partagés, familiaux*, ces jardins, qu'ils soient *traditionnels, sur toit* ou encore verticaux, ont une multiplicité de fonctions qui semblent avoir encore plus de sens aujourd'hui avec les perspectives de durabilité économique, sociale et environnementale.

Face aux changements, ces jardins continuent à répondre aux nouvelles problématiques et à agir comme un palliatif équilibrant et congruent pour les sociétés humaines.

Toujours en relation avec la conjoncture économique, les jardins *familiaux* peuvent donc être considérés non seulement comme des dispositifs de régulation sociale, mais aussi comme le laboratoire de nouvelles formes de responsabilité citoyenne.



Une partie du comité de l'association des jardins familiaux de Fribourg et environs (de gauche à droite): Marcel Burri (Torry), Anton Raemy (Bertigny), Hamza Helshani (La Faye), Verena Pürro (La Faye), Yolande Peisl (Stadtberg).

Page de droite:
Yolande Peisl-Gaillet,
présidente de l'Association des
jardins familiaux de Fribourg et
environs.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

CABEDOCE Béatrice et PIERSON Philippe, *Cent ans d'histoire des jardins ouvriers, 1896-1996*, La Ligue française du coin de terre et du foyer, Paris, Creaphis éditions, 1996, 221 p.

BRESSON Maryse, *Les territoires vécus de l'intervention sociale*, Presses Universitaires du Septentrion, 2016, 272 p.

RIVIERE Louis [Vice-Président de la Société d'Economie Familiale et de la Ligue du Coin de terre et du Foyer], *La Terre et l'Atelier, Jardins ouvriers*, (2^e éd.), Paris, Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte 90, 1904, 220 p.

ZASK Joëlle, *La démocratie aux champs Du jardin d'Eden aux jardins partagés, comment l'agriculture cultive les valeurs démocratiques*, Paris, Ed. La Découverte, Broché, 2016, 256 p.

WEBER Florence et TENEDOS Julien, *L'économie domestique: Entretien avec Florence Weber*, Ethnographie du quotidien - tome 1, format Poche, coll. Entretiens, Paris, Ed. Aux Lieux d'être, 2006, 124 p.

Articles

WEBER Florence, «Les visiteurs des jardins ouvriers. De la cérémonie à l'entre-soi (Ivry, 1909-1939)» [numéro thématique sur La ville: postures, regards, savoirs], in Genèses, Vol. 22, n°1, 1996, pp. 40-63.

Sitographie

Fédération Suisse des Jardins familiaux - FSJF, URL: www.jardins-familiaux.ch, site consulté le 15 novembre 2016.

Office International du Coin de Terre et des Jardins Familiaux, URL: www.jardins-familiaux.org, site consulté le 15 novembre 2016.

Autres sources (statistiques)

Recensement 2016, fichier Excel, Association des Jardins familiaux de Fribourg et environs, 2016.

Toutes voiles dehors vers le centenaire!

Le mot de la présidente

Être actif, respirer le bon air, produire des légumes sains, soulager le budget, profiter de la nature, bénéficier d'un coin de verdure, ou encore pouvoir partager des moments entre amis sans contraintes. Les motivations d'avoir un jardin familial sont multiples. Tout aussi variées sont les cultures qui se côtoient. Comprenez les origines et les plantations! De loin, les jardins familiaux peuvent donner l'impression d'une certaine uniformité, une tache de verdure voguant dans le paysage urbain, ponctuée de guérites bien alignées et de mâts au bout desquels sont hissés moult pavillons hauts en couleur. C'est d'ailleurs ce dernier détail qui met la puce à l'oreille de l'observateur attentif, car ces étendards ne sont pas tous rouges et blancs, loin de là...



AUFEE

Lorsque j'ai décidé de me mettre en quête d'un lopin à cultiver, je voulais, outre produire des légumes anciens et sans pesticides, pouvoir me ressourcer, renouer avec mes racines et assouvir ce besoin de «gratter» qui me prend à chaque printemps. Je n'imaginai pas découvrir un microcosme si riche et foisonnant. Langues, provenances, légumes d'ailleurs, méthodes culturelles, préparations de mets, procédés de conservation, fêtes familiales, savoir-faire, les jardins sont le miroir de notre société, por-

teurs d'une richesse incroyable pour qui sait regarder, pour qui veut apprendre des uns et des autres.

Cette diversité est aussi un défi pour les responsables des jardins familiaux et chacun des jardiniers. Car la différence peut engendrer la gêne, la barrière des langues l'incompréhension, les habitudes de chacun des malentendus et des situations problématiques. Comme n'importe quelle société, ce microcosme ne peut bien fonctionner à

long terme qu'avec la participation de chacun de ses membres à la vie communautaire, qu'avec la volonté de comprendre l'autre, de le respecter dans ses différences tout en acceptant de se conformer aux règles du jeu valables pour tous.

Notre communauté des jardins est solidaire depuis 75 ans. Elle est consciente de sa richesse intrinsèque et du rôle qu'elle peut jouer dans l'intégration et la compréhension mutuelle. C'est ce qui lui permettra aussi d'affronter le futur et son lot de difficultés: la densification inévitable de la ville qui fera pression sur les terrains, le changement de génération avec l'évolution des attentes et des besoins des jardiniers, les contraintes environnementales que nous ne pouvons ignorer...

Qu'importe le pavillon arboré par mon voisin cultivateur et les raisons qui l'ont poussé à jardiner, nous sommes tous dans le même bateau. A nous de faire le nécessaire afin qu'il garde le cap durant de nombreuses années encore.



AVENIR



interview
croisé

«La Ville tient à maintenir le rôle social des jardins familiaux»

Propos recueillis par Stéphanie Buchs

La Bourgeoisie de Fribourg est propriétaire des terrains des jardins familiaux. Le point sur l'avenir de ces espaces avec **Antoinette de Weck**, vice-syndique et directrice des Affaires bourgeoises, et **Gérard Aeby**, chef de service.

La Bourgeoisie de Fribourg met-elle les terrains des jardins à disposition gratuitement? Quel lien unit la Bourgeoisie à l'Association des jardins familiaux de Fribourg et environs (AJFFE)?

Gérard Aeby: Depuis 2005, nous avons conclu avec l'Association des jardins familiaux de Fribourg et environs (AJFFE) un contrat de prêt à usage gratuit pour les 85'000 m² des 4 secteurs de jardins renouvelable de 5 ans en 5 ans. Côté entretien, l'association prend en charge les premiers 1000 fr. de réparations par année et nous gérons le reste, soit les chemins et les conduites d'eau, entre autres. La Bourgeoisie prévoit au budget un montant d'environ 6000 fr. chaque année pour cet entretien.

Antoinette de Weck: Ce droit d'utilisation est gratuit pour l'association. Avant 2005,

chaque membre signait un contrat avec la Bourgeoisie, mais c'était compliqué. Il faut rappeler que chaque membre paie à l'association 80 fr. par an par parcelle (ndlr.: ce à quoi il faut ajouter chaque année 50 fr. de cotisation à l'association et 20 fr. pour la consommation d'eau.).

Comment voyez-vous l'avenir des jardins familiaux?

GA: Il faudra mener une réflexion sur la surface des parcelles. Aujourd'hui, chaque parcelle mesure entre 200 et 250 m². C'est trop grand par rapport à l'organisation actuelle des familles qui n'ont pas forcément le temps de s'occuper d'une si grande surface. L'utilisation du sol doit également être optimisée.

AdW: Se pose aussi le problème des pavillons. Ces derniers prennent de plus en plus d'importance. On jardine un peu pour jouir



d'un pavillon. Mais le jardinage doit vraiment rester l'activité principale.

La pression de densification immobilière menace-t-elle l'existence des jardins familiaux?

AdW: Cette menace existe, bien entendu. Mais elle n'est pas imminente. Le seul projet proche est celui de l'agrandissement de l'Hôpital cantonal qui ferait disparaître quelques jardins. Mais ce n'est pas une surprise. On réserve ce terrain dans ce but depuis 1972. Et nous avons une solution: nous pourrions déplacer les parcelles concernées sur un terrain appartenant également à la Bourgeoisie sur la commune de Villars-sur-Glâne, à proximité immédiate du secteur existant.

GA: Des suppressions de parcelles ont déjà été effectuées par le passé, notamment pour

la construction de l'actuel Hôpital cantonal et du Pont de la Poya. Mais il faut savoir qu'il n'y a pas de longue liste d'attente pour obtenir des parcelles actuellement.

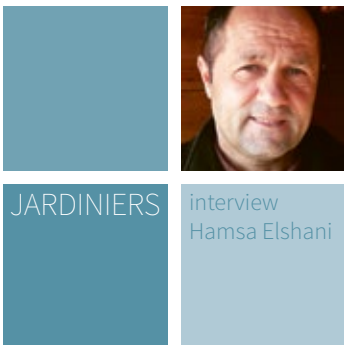
AdW: La possibilité d'agrandir les infrastructures scolaires du Schoenberg sur les jardins familiaux du Stadtberg avait été un temps évoquée, mais la proposition a suscité des interrogations de la part de plusieurs conseillers généraux. Cette proposition demande encore une réflexion, car sa réalisation pose plusieurs problèmes.

Quelle importance donnez-vous à ces jardins familiaux?

AdW: C'est un outil d'intégration, un lieu où les différentes cultures se côtoient et échangent parfois. La Ville tient à maintenir le rôle social des jardins familiaux, même s'ils pourraient peut-être prendre une

autre forme. Les jardins doivent s'adapter à l'évolution de la société: on se dirige vers des parcelles plus petites et sans cabanon. Par ailleurs, il ne faut pas oublier ce qu'un jardin apporte à chaque individu: «Il faut cultiver son jardin», disait déjà Voltaire...

GA: Il faut tout de même se rendre compte que faire se côtoyer des cultures très différentes engendre forcément des conflits, qui sont d'ailleurs parfois difficiles à gérer. Le règlement d'utilisation n'est pas toujours respecté et il faut le faire appliquer. La tâche de l'association n'est pas aisée, mais très importante. Le rôle social de nos jardins familiaux va perdurer!



«Parfois, le week-end, je suis là à 5h du matin»

Propos recueillis par Sylvie **Genoud Jungo**

Hamza Elshani est locataire d'une parcelle dans le secteur de la Faye depuis 2008. A 55 ans, il est entrepreneur en conciergerie et occupe une grande partie de son temps libre en jardinant.

Pourquoi ce jardin est-il important pour vous? Comment êtes-vous devenu locataire de cette parcelle?

Ce jardin est très important pour moi. C'est un loisir qui me fait du bien, qui me permet aussi de faire des rencontres. J'aime pouvoir cueillir et manger ce que j'ai planté. Trouver une parcelle était difficile il y a quelques années. Aujourd'hui, c'est plus facile, car les jeunes sont moins intéressés. Ils croient que c'est facile, mais cultiver prend du temps et c'est pas forcément meilleur marché. Parfois, le week-end, je suis là à 5h du matin.

Que plantez-vous dans votre jardin? Quelle est votre plus belle réussite?

Je plante des légumes suisses et des légumes de mon pays. Les pastèques et les melons poussent très bien au Kosovo. J'en plante aussi dans mon jardin, avec de belles réus-

sites à la clé. Sinon, j'ai des concombres, salades, petits pois, maïs, oignons, piments, poireaux, choux, haricots, tomates ... L'année passée, une de mes tomates Cœur de bœuf pesait 979 grammes et un concombre mesurait 55 cm! Il y aussi des raisinets, des mûres, des framboises que nous mettons au congélateur. Le plus difficile, c'est le raisin que j'ai emporté du Kosovo. Il n'arrive pas à murir ici. Mon jardin est à 90% bio.

Travaillez-vous seul dans ce jardin? Qui s'occupe de transformer/cuisiner le fruit de votre travail?

Je travaille au jardin avec l'aide de ma femme et parfois aussi de mes enfants. Mon fils possède un jardin dans le même secteur. Tout le monde cuisine.



«C'est un patrimoine humain qu'il faut conserver à tout prix»

Propos recueillis par Sylvie **Genoud Jungo**

Né en 1960, **Thanh-Dung Nguyen** est ingénieur spécialisé et cultive depuis 20 ans une parcelle à Torry. Il aimerait créer en ville de Fribourg un jardin sous serre de fruits et légumes exotiques.

Pourquoi ce jardin est-il important pour vous? Comment êtes-vous devenu locataire de cette parcelle?

Dans mon pays, après la guerre j'ai été forcé de travailler à la campagne. En Suisse, à la fin de mes études, j'ai eu envie de continuer cette activité et de retrouver les légumes de mon pays. J'ai repris le jardin de mon beau-frère parti aux Etats-Unis. C'est mon terrain privilégié, je cultive bio, ça me détend après le travail. Je suis un passionné de jardinage. Ces jardins sont un patrimoine humain qu'il faut conserver à tout prix.

Que plantez-vous dans votre jardin? Quelle est votre plus belle réussite?

Le plus délicat est de cultiver le concombre amer et une sorte de grande citrouille car souvent, lorsque les plantes fleurissent, il gèle. Mes liserons d'eau poussent dans une

serre. J'ai aussi des pak choi, des chrysanthèmes comestibles, des épinards des Indes, du céleri aquatique, de la ciboule, des potirons suisses et asiatiques et des dizaines de variétés d'herbes aromatiques. La chaillotte ou christophine ou chou chou est un fruit qui se récolte en automne et se garde 2-3 mois.

Travaillez-vous seul dans ce jardin? Qui s'occupe de transformer/cuisiner le fruit de votre travail?

Jamais seul. Le jardinage ça crée l'amitié. Avec des amis on s'entraide. Je donne aussi des coups de main aux dames âgées. Au Vietnam, j'avais déjà créé un système d'entraide qui fonctionnait très bien. Ma femme cuisine mes légumes et moi je prépare les apéritifs du comité des jardins, j'invente des plats et je sculpte des décors culinaires.



«On n'achète quasiment pas de légumes au supermarché»

Propos recueillis par Sylvie **Genoud Jungo**

Né en 1934, **Georges Sommer** loue depuis 1998 un jardin familial à Bertigny. Alors imprimeur, il cultivait déjà depuis 30 ans un jardin dans le hameau de Cormanon.

Pourquoi ce jardin est-il important pour vous? Comment êtes-vous devenu locataire de cette parcelle?

Je sais ce que je plante et ce que je mange. A ma retraite, j'ai arrêté le chant, j'ai quitté les Samaritains et j'ai pris un jardin. A la belle saison, c'est presque un temps plein. Je me retrouve dans un havre de paix, et cela me permet de voir du monde et de garder des contacts. Pour obtenir ce jardin, j'ai dû me faire pistonner par mon épouse qui travaillait à la commune.

Que plantez-vous dans votre jardin? Quelle est votre plus belle réussite?

Je plante tout ce qui pousse ici et ce que j'aime bien. Salades, tomates, rhubarbe, carottes, pommes de terre, radis, endives de Bruxelles ... et bien sûr les petits fruits. En hiver, je cueille encore des radis, la ro-

quette, la doucette, la salade trévis et la pain de sucre. On n'achète quasiment pas de légumes au supermarché. J'ai semé des pissenlits et j'en ferai une cure au printemps. Je prépare aussi du purin d'orties qui est riche en fer, pour nourrir la terre. Je plante aussi des fleurs, pour les abeilles et pour faire joli. Ma plus grande réussite, c'est mes pieds de vigne. Avec le climat et l'altitude, c'est le plus difficile.

Travaillez-vous seul dans ce jardin? Qui s'occupe de transformer/cuisiner le fruit de votre travail?

C'est quand même Madame Sommer. En 2016, j'ai obtenu environ 100 litres de jus de pommes et 70 litres de jus de raisins. Souvent il y a beaucoup de légumes en même temps, alors je donne volontiers.



«Mes parents gagnaient leur vie avec la terre»

Propos recueillis par Sylvie **Genoud Jungo**

Hasan Zengin, 52 ans, cultive depuis 2008 une parcelle dans le secteur du Stadberg. Licencié en sciences économiques dans son pays d'origine la Turquie, il travaille aujourd'hui à Micarna.

Pourquoi ce jardin est-il important pour vous? Comment êtes-vous devenu locataire de cette parcelle?

Travailler la terre fait oublier les problèmes du quotidien. Ma femme voulait un petit jardin pour passer du temps tranquille, alors nous nous sommes inscrits à la ville. Il y avait une grande file d'attente, mais finalement le comité des jardins nous a contacté lorsqu'une place s'est libérée. Nos parents gagnaient leur vie avec la terre, cette activité nous était familière.

Que plantez-vous dans votre jardin? Quelle est votre plus belle réussite?

Nous cultivons des concombres, poivrons verts, petits pois, salades, oignons, pommes, cerises et figues. Les légumes de mon pays d'origine s'adaptent difficilement au climat Suisse. Le plus délicat est la culture des

tomates, car sous serre elles sont sensibles aux maladies fongiques. Mais elles sont tellement bonnes! Celles des magasins sont fades et sans goût.

Travaillez-vous seul dans ce jardin? Qui s'occupe de transformer/cuisiner le fruit de votre travail?

Ma femme et moi. Ma femme aime bien s'occuper du jardin et moi je tourne la terre. Les enfants venaient quand ils étaient petits. En été, je passe presque tous les jours. Il y a toujours du travail, comme enlever les mauvaises herbes. Pour cuisiner, ma femme est plus douée que moi. Nous faisons des plats harmonisés entre cuisine turque et suisse.



JARDINIERS

interview
Joëlle Rudaz

«On a voulu se reconnecter avec la terre»

Propos recueillis par Stéphanie Buchs

Âgée 33 ans, **Joëlle Rudaz** est architecte. Elle cultive une parcelle du Stadtberg depuis 2015 avec son conjoint, et un couple d'amis.

Pourquoi ce jardin est-il important pour vous? Comment êtes-vous devenue locataire de cette parcelle?

A la base, on voulait apprendre à cultiver nos légumes. On partage la parcelle avec un couple d'amis aussi trentenaires, et nous avons tous grandi à la campagne. En habitant en ville, on se sentait un peu déconnecté de la terre. On s'est aussi dit que ce jardin nous permettrait d'avoir un petit coin extérieur. Mais on a tout de suite compris qu'on ne pouvait pas prendre ce jardin juste pour avoir une terrasse, cela implique du travail.

Que plantez-vous dans votre jardin? Quelle est votre plus belle réussite?

On essaie la permaculture, ce qui nécessite moins d'arrosage. On doit aussi moins enlever les mauvaises herbes. Tout est bio! Mais à la belle saison, on est là tous les

week-ends. On plante un peu de tout, des choux-fleurs, des brocolis, des poireaux, on fait des essais pour voir ce qui est plus facile. Personnellement, je suis fan de patates! Et notre plus belle réussite, ce sont les courgettes.

Travaillez-vous seul dans ce jardin? Qui s'occupe de transformer/cuisiner le fruit de votre travail?

Nous y travaillons tous les quatre, parfois pas en même temps, mais on se retrouve rarement seul. On cuisine aussi les quatre. On congèle directement une partie de notre récolte, mais on fait aussi des soupes et des conserves en lactofermentation.



«J'aime bien travailler la terre»

Propos recueillis par Stéphanie Buchs

Arlindo Lopes Marques travaille pour une entreprise d'étanchéité et a 40 ans. Il loue une parcelle du Stadtberg depuis une douzaine d'années.

Pourquoi ce jardin est-il important pour vous? Comment êtes-vous devenu locataire de cette parcelle?

Quand je suis arrivé à Fribourg, j'ai tout de suite eu envie d'avoir un jardin. Je les voyais depuis la fenêtre de mon appartement. Dans ma famille au Portugal, on faisait aussi pousser les légumes. J'aime vraiment bien travailler la terre.

Que plantez-vous dans votre jardin? Quelle est votre plus belle réussite?

On plante un peu de tout: des haricots, des oignons, de l'ail, des patates et des choux. L'année passée, le mieux c'était les tomates! Et les carottes aussi! On n'achète plus de légumes quand il fait chaud. En hiver, on plante aussi de la doucette et des épinards. On ne met pas beaucoup d'engrais, surtout un peu de fumier.

Travaillez-vous seul dans ce jardin? Qui s'occupe de transformer/cuisiner le fruit de votre travail?

J'ai un frère qui vient nous aider de temps en temps. Quand on peut commencer à travailler la terre, je suis presque tous les jours au jardin. C'est ma femme qui cuisine ou qui s'occupe de congeler certains légumes. Mais nous en conservons aussi une partie dans une sorte de petite cave: on a creusé un trou dans la terre et on y met les légumes qu'on ramasse. Ils se conservent ainsi plusieurs mois.

PORTEFOLIO

«*Et si...*»

Un questionnement en images sur notre environnement bâti

.....
Samuel **Rey**, architecte EPFZ et artiste-peintre

Chaque jour, nous vivons notre environnement bâti, notre logement, notre ville, sans porter forcément attention à tous les éléments construits qui les composent. Et si nous y réfléchissions de plus près. Que fait ce socle de béton à cet endroit précis sur le chemin de mon école? Pourquoi ce terrain de détente est-il plat? Où s'arrêtent les pinacles de la cathédrale?

Le projet «*Et si...*» veut soulever ces questions de manière simple et visuelle en présentant des paires d'images qui renvoient chacune au même lieu précis de notre environnement direct dépeint sous deux aspects contrastés: un état existant et un état modifié.

L'état existant, figé dans sa temporalité, met le focus sur un élément urbain précis, qu'il soit représentatif ou quelconque, élégant ou dégradé, peu importe. La qualité du sujet se mesure plutôt à sa potentialité ou à son historique.

L'état modifié laisse une liberté d'interprétation. Cet état peut être compris comme la représentation d'une situation fictive qui aurait pu actuellement composer notre environnement si les choses

avaient été différentes dans le passé (proche ou lointain), ou comme la représentation d'une situation future cristallisant, dans son expression prospective, une potentialité ou un enjeu.

La juxtaposition de deux états d'un même lieu entend interroger la temporalité, l'identité ou la potentialité de ce qui constitue notre environnement. Le traitement formel identique d'un état à l'autre permet une interprétation libre de leur chronologie. Cette confrontation visuelle suscite des questionnements. Qu'est-ce qui était là avant? Qu'advientra-t-il de cela? Qu'est-ce qui serait là maintenant si...?

La nécessité de penser ce qui ne peut être fait

L'architecte pense le lieu, son architecture. Il en est spécialiste et généraliste. Cette profession ambiguë, poussée par sa nature libérale au cantonnement fréquent de l'architecte dans un rôle de prestataire. Il se concentre souvent uniquement sur ce qui est requis, légal, lié à une parcelle précise. Rares sont les incitations à plancher sur les questions non rentables ou hors périmètre d'intervention. Le libre vagabondage de l'esprit est pourtant crucial

pour élargir le champ de la compréhension de notre environnement bâti.

Le peintre réaliste prend le temps de décrire picturalement une situation, un paysage, un lieu. Ce travail de retranscription est certes personnel, teinté de son style, mais la dimension descriptive d'un état perçu y est présente. Il est l'artisan d'un état figé, culturellement et temporellement. La dimension prospective de son œuvre se borne souvent à l'interprétation du style propre, sans pouvoir entrer dans des propositions concrètes de transformation, de mutations ou d'interprétations.

Le projet «*Et si...*» cherche à faire le pont entre l'architecte et le peintre, entre le prospectif et le descriptif, entre ce qui existe et ce qui pourrait ou aurait pu exister. Il veut pousser l'un à penser hors de sa parcelle et l'autre à peindre au-delà de ce qu'il voit.

Démarche personnelle et participative

Bien que le projet «*Et si...*» soit d'abord une démarche personnelle, celle-ci souhaite pousser à une réflexion collective. Les

images proposées ne sont en aucun cas des projets aboutis, mais bien des incitations à s'interroger sur notre environnement construit.

Elles sont également un premier aperçu d'un ouvrage plus large qui sera publié à la fin de l'année 2017 et qui développera encore, grâce à vous, d'autres paires d'images significatives pour lesquelles toutes impulsions et idées sont bienvenues.

«*Et si...*» permet de réfléchir ensemble. Donnez-moi votre avis ou une idée sur un lieu à modifier, un espace porteur de potentialité ou un bâti à transformer virtuellement.

www.samuelrey.ch

Soutien au projet d'ouvrage sur la plateforme www.wemakeit.com







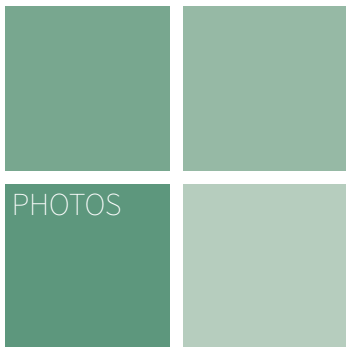












«Le passé est chargé d'un indice secret qui le désigne pour la rédemption. Ne sommes-nous pas nous-mêmes effleurés par un souffle de l'air qui a entouré ceux qui nous ont précédés? Si tel est le cas, alors il existe un accord secret entre les générations passées et la nôtre. Alors nous avons été attendus sur Terre. Alors nous est donnée, comme à chaque génération, une faible puissance messianique sur laquelle le passé a une prétention.»

Walter Benjamin

Jacques Thévoz s'expose au Cameroun

Adrien **Laubscher-Thévoz**, curateur de l'exposition

Le photographe fribourgeois a saisi le Cameroun au moment de la réunification entre la partie anglophone et francophone, en 1961. Il a dressé le portrait d'une nation en devenir. En 2016, cette nation a pu avoir accès à ces clichés, grâce à une exposition organisée dans sa capitale Yaoundé.



Stand rétro-futuriste et parois d'expositions des Archives du Futur Antérieur & des Archives Nationales du Cameroun durant le FENAC, dans les jardins du Monument de la réunification.

Au milieu du siècle passé, le fribourgeois Jacques Thévoz a parcouru l'Afrique, le Moyen Orient, l'Asie Mineure, l'Europe, la Suisse, le Canton de Fribourg et la Basse-ville avec un Rolleiflex autour du cou, un calepin, un crayon dans sa poche et une caméra Bolex dans les mains.

Le photographe a obtenu trois fois le prix des bourses fédérales des Beaux-arts (Swiss Art Awards) dans les années 50. Ce qui peut être encore considéré aujourd'hui comme une distinction exceptionnelle.

L'histoire et les archives pensaient ranger Jacques Thévoz dans un tiroir qui porte l'inscription «photographe fribourgeois des petites gens». En se penchant sur le fonds photographique de Jacques Thévoz déposé à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Fribourg depuis 1983, on constate que les trois quarts des images concernent des thèmes hors du cadre des objectifs patrimoniaux du canton. Un localisme étriqué ne peut pas laisser en jachère une portion aussi considérable de l'œuvre du photographe. Sa quête artistique serait réduite à des paramètres territoriaux, en totale opposition avec sa pratique ouverte sur l'autre et le monde.

Pour remédier à cette problématique archivistique et étendre le domaine patrimonial aux limites du champ d'action du photographe, les Archives du Futur Antérieur sont nées en 2013, sous l'impulsion de l'Association des Amies et Amis de Jacques Thévoz et de son président d'alors, François Gross.

470 images du Cameroun

Depuis 2011, nous avons recherché et identifié les documents relatifs au Cameroun dans un fonds d'environ 80'000 négatifs, répartis entre des classeurs de la BCU, les archives numérisées de la RTS et le fonds d'archives familiales de la Succession Thévoz. En 2017, le Fonds Camerounais Photographique de Jacques Thévoz comptabilise 470 images en noir et blanc et en couleur, 3 films et une série de 4 émissions radios produites au Cameroun par Jacques Thévoz et Jean-Pierre Goretta. Le résultat de ces recherches a été présenté au public dans l'exposition *La montagne, le roi, le cheval blanc, les vaches, les poules mais ... les moustiques* en 2014, à la blueFactory à Fribourg. Suite aux contacts établis avec le descendant d'un chef traditionnel que Jacques Thévoz avait photographié, le Lamido de Rey Bouba, il était certain que ces photographies allaient avoir une vie camerounaise après cette première exposition.



Photos: Adrien Laubscher-Thévoz

Ces images, prises lors de la réunification du Cameroun anglophone et francophone, dressent le portrait d'un pays au travers de la diversité de son peuple. Ces archives sont un hasard de l'histoire, un point de rencontre entre les cultures suisses et camerounaises, un patrimoine partagé qu'il faut ressortir à la lumière du jour et diffuser. Elles transmettent des informations de premier ordre sur la construction de la nation camerounaise et son identité nationale multiple. Elles décrivent un pays en devenir et témoignent du talent photographique qui a capté l'air du temps. Le Cameroun vu par Jacques Thévoz en 1961 fait partie du patrimoine fribourgeois. Ces images sont le reflet de l'ouverture simultanée du photographe, du canton et de la Suisse au Sud et à l'Afrique. C'est pour matérialiser ces intersections patrimoniales que le Fonds photographique Camerounais de Jacques Thévoz (FPCJT) a été créé.

Invitation officielle du Cameroun

En octobre 2016, Jacques Thévoz et les AFA reçoivent une invitation officielle de la part du Ministère Camerounais des Arts et de la Culture (MINAC) pour participer au Festival National des Arts et de la Culture (FENAC). Ceci nous a laissé moins de 5 semaines pour financer, pro-

duire et organiser une exposition de photographies à Yaoundé au Cameroun. Curater une exposition en Afrique dans le cadre d'une vitrine nationale de la culture est un honneur qui ne se refuse pas. Une occasion unique de relier le passé et le présent, 55 ans après jours pour jours.

Le 9 novembre, dans les jardins du Monument de la Réunification, avec le soutien de l'Ambassade de Suisse au Cameroun, nous inaugurons *Retour à la Mère Patrie*. Cette exposition a pris la forme d'un stand d'informations sur les activités conjointes des AFA et des Archives Nationales du Cameroun (ANC). Celui-ci présentait une sélection d'images de Jacques Thévoz et les enjeux qui entourent sa conservation et sa diffusion. Une équipe de médiation proposait des visites commentées et présentait la suite du partenariat des AFA et des ANC pour la diffusion du FPCJT. Les 5 jours de Festival furent un succès, le public afflua en masse. L'intérêt et les questions au sujet de ces images d'archives augmentaient de jour en jour.

Au cœur de l'espace public

Thévoz Tours, une exposition hors institution, s'est ajoutée au programme. Cette présentation d'image d'archives en grand format sur



De gauche à droite:

Pause photo devant deux portraits de l'exposition Thévoz Tours.

La Montagne de Jules Verne et le Bâtiment de la Mort, Thévoz Tours, Yaoundé, 2016

Détail de l'exposition au Musée National de Yaoundé, qui relaye l'action de financement participatif: Tirages Jumeaux. Cet appel à mécène nous permet de financer nos projets camerounais.

les panneaux publicitaires de la ville de Yaoundé a été réalisé avec le soutien de la Communauté urbaine de Yaoundé. Une forme de prolongation de la surface d'exposition dans l'espace public.

La troisième exposition, *Le Cameroun vu par Jacques Thévoz en 1961*, présente 55 photographies agrandies avec une technique de reproduction high-tech: la subligraphie sur aluminium. Cette exposition est l'occasion de compléter notre inventaire. Les AFA essayent de retrouver la trace de 300 images qui manquent toujours, ainsi que l'émission de la Chaîne Internationale du Bonheur de Radio Lausanne en 1962, consacrée à l'éradication du paludisme. En collaboration avec les ANC, nous avons initié un travail d'identification des individus, des lieux, des coutumes et des ethnies que l'on retrouve dans le FPCJT. Sur place, les guides invitent le public à partager sa lecture des images pour augmenter les connaissances qu'elles nous transmettent.

Visible au Musée National des Arts et de la Culture de Yaoundé, elle se terminera par une cérémonie de remise d'archives numérisées par le canton de Fribourg aux Archives Nationales du Cameroun. Le

17 mars, cette cérémonie a réuni les deux nations autour du FPCJT. Le premier chapitre des Archives du Futur Antérieur au Cameroun s'est refermé à cette occasion, mais la transmission de ce patrimoine partagé s'est inscrite dans le cadre d'un échange culturel amené à se poursuivre.

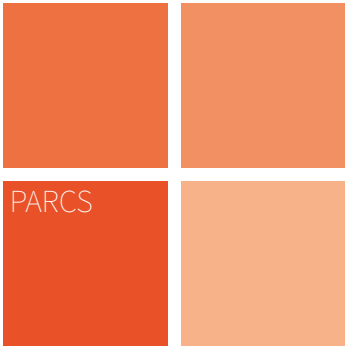
Le chapitre suivant s'ouvre déjà, il s'écrira autour d'une exposition qui suit la route empruntée par Jacques Thévoz du Sud au Nord du Cameroun jusqu'au Lamidat de Rey Bouba. En complément, une publication est en préparation avec des textes des Ministres de la Culture, des Ambassadeurs, d'artistes et de chercheurs helvético-camerounais.

Pour de plus amples informations:

info@jacquesthevoz.ch – www.jacquesthevoz.ch.

Pour soutenir l'association:

Banque Raiffeisen Fribourg-Est, IBAN CH37 8090 1000 0027 2204 0.



Enrichir la nature pour la célébrer

.....
Carmen **Reolon**



L'architecte-paysagiste Bernard Muller (1917-2010) a vécu dans le canton de Fribourg à Morat, tout en travaillant régulièrement à Genève. Retour sur son œuvre remarquable mais peu connue qui prolonge au XX^e siècle la discipline du jardin à la française.



Page de gauche:
Marguerite Muller,
épouse de Bernard,
caressant les biches qui
se promènent librement
dans le parc de la
propriété Hirt à Thun.

Ci-contre:
Bernard Muller enfant.



Né en 1917, Bernard Muller grandit avec ses frères et sœurs dans la maison de campagne du domaine du Château de Löwenberg à Morat. A la fin du XVIII^e siècle, le banquier Denis de Rougemont acquiert le domaine où l'un des plus beaux parcs du canton de Fribourg est conçu, sur le modèle du jardin à la française, dont l'origine remonte à l'époque des époustouffants jardins de Versailles. Le père de Bernard, Philippe Muller, deviendra administrateur de tout le domaine. Ce dernier y crée d'ailleurs une pépinière qui s'étend alors jusqu'aux rives du lac de Morat.

A l'âge de 17 ans, Bernard, sur les traces de son père, suit les cours de l'école d'Horticulture de la Châteline à Genève. Son amour pour le dessin, annonce l'orientation qu'il va donner à toute sa carrière. Il écrit: «Un dessin nourrit des éléments de jardin à la française, reflétant l'esprit du temps, y ajoutant sa touche contemporaine personnelle.»

L'une de ses premières réalisations importantes fut le jardin de la famille Breitling à La Chaux-de-Fonds en 1947. La perspective colorée du dessin du jardin démontre déjà la qualité recherchée, avec la mise en scène des éléments naturels et des détails de maçonnerie.

Les composantes du jardin à la française sont modulées avec raffinement et précision, trouvant là une expression novatrice, élégante et fidèle à ses recherches. Aucun détail n'est laissé au hasard. Du choix de la pierre, jusqu'à sa sa forme, en passant par les joints, chaque élément joue un rôle important.

Le grand rêve devient réalité

L'amour de la langue et de la culture française pousse Bernard à aller étoffer son savoir-faire à l'École des Beaux Art de Paris où il étudie l'architecture. En 1952, le jeune suisse de 35 ans gagne le premier prix de l'exposition Nationale de Paris ainsi que la plus haute distinction décernée par l'École Nationale d'agriculture, une médaille d'Or, pour son installation «Fruits et Fleurs».

De manière générale, Bernard Muller suit un idéal: écouter et voir. Se fiant à son intuition, il estime que la maison doit être mise en valeur avec des terrasses où les fleurs ont une grande place, afin de recevoir les visiteurs dans un cadre où règne la beauté. Tous les moyens de l'architecture paysagère, imaginables et inimaginables, sont mis en œuvre pour atteindre ce but, allant jusqu'à mélanger



Famille Muller



Carmen Reolon

Photo de gauche:
Jardin à Thun.

Photo de droite:
Parc Mont Blanc à Genève.

essences indigènes et exotiques. Le jeu des formes claires et obscures, digne d'un artiste peintre, se manifeste à travers la touche qu'apportent à l'ensemble les pierres, les arbres et les plans d'eau. La mise en place d'une oasis poétique, pittoresque et originale caractérise le talent de Bernard Muller. Il invente à chaque fois une nouvelle mise en scène intégrant les valeurs et les goûts du mandataire, de l'architecte et de l'architecte paysagiste.

Aujourd'hui encore, la plupart des aménagements réalisés entre Berne et Genève surprennent le visiteur par leurs perspectives élaborées, qui déclenchent des émotions fortes et des inspirations stimulantes.

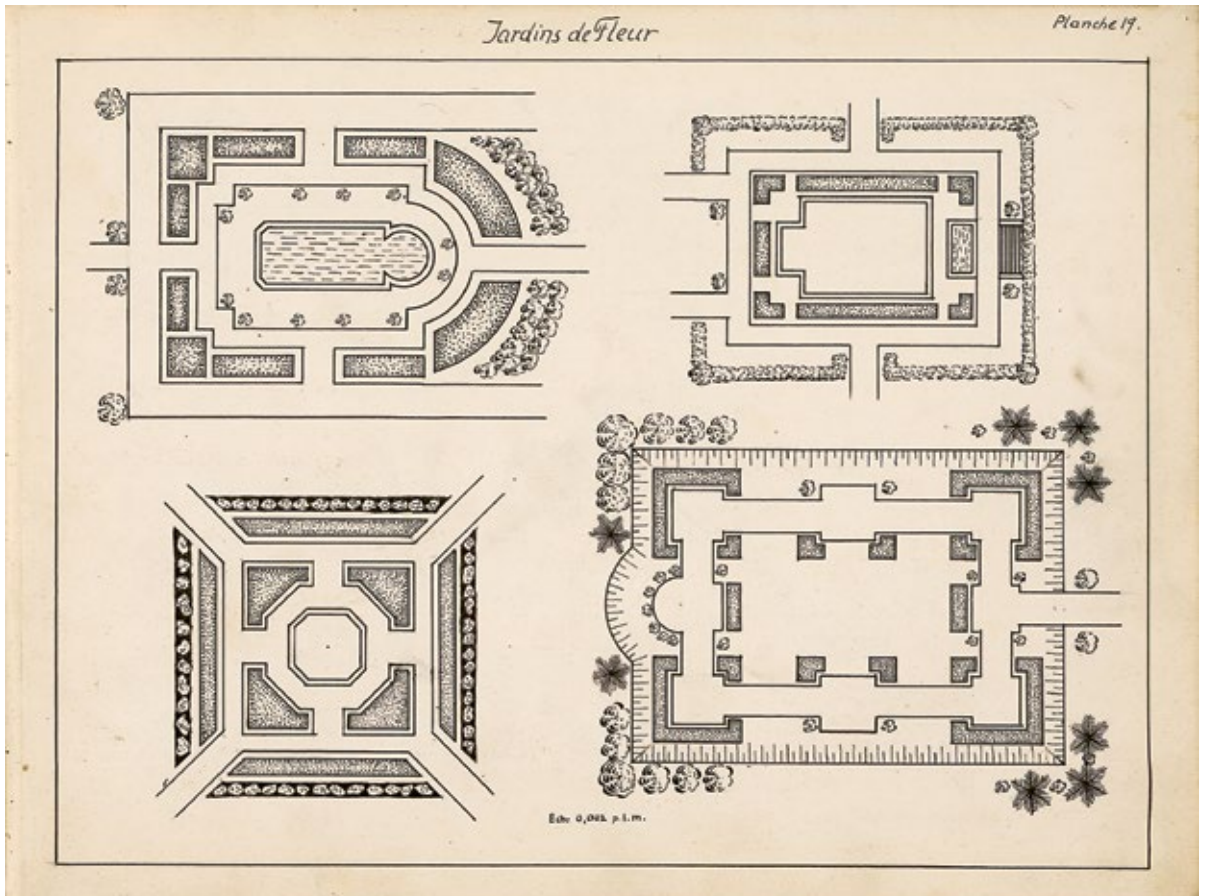
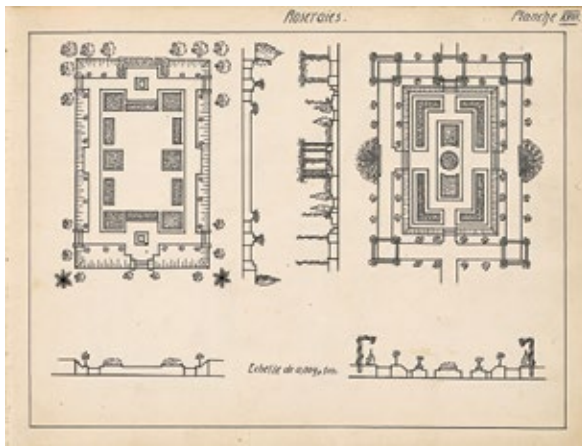
Une vision de l'architecture paysagère

La méthode de travail de Bernard Muller se basait sur les 28 planches de son cahier dessiné à la main (voir page ci-contre). Pour lui, le travail de l'architecte paysagiste ne se résumait pas au savoir-faire d'un biologiste. Sa mission allait bien au-delà et consistait à mettre sur pied un concept global. La déontologie d'un projet mettait en exergue le contexte topographique, le rayonnement de la maison dans son environnement naturel et ses multiples perspectives. Le

visiteur devrait être guidé d'un lieu à l'autre, en douceur, pour y trouver un banc de repos ou un pavillon, un ruisseau résonnant dans les rocailles ou une sculpture séduisant l'âme. Le tout devait s'enchaîner sans effort et naturellement.

Les maçons italiens préparaient les pierres dans son entreprise à Croix-de-Rozon à Genève. Ce sont ces mains-là qui traduisaient dans la pierre des motifs dignes de la grande culture italienne. Telle une symphonie, derrière un groupement d'arbres et arbustes se cache une oasis dévoilant une odeur particulière. Plus loin, l'œil s'éveille. Le choix des plantes, fournies par sa pépinière à Montilier, érables du Japon, cèdres, araucaria et bien d'autres encore sont mis en scène pour que le promeneur oublie la réalité quotidienne.

Bernard Muller élevait son métier à un niveau artistique. Le but de l'intervention humaine dans un jardin était d'enrichir la nature afin de célébrer l'harmonie des formes et des couleurs. Une thématique qui le passionnait. Sa fille Véronique Muller se souvient encore des vifs entretiens à ce sujet entre son père et Monsieur Lühnemann, un fournisseur d'arbres hollandais qui se rendait dans la maison familiale.



Extraits du cahier
de dessins de
Bernard Muller.



CarmenReolon

Plus d'une centaine de réalisations

En 2016, Véronique Muller a dénombré une centaine de jardins réalisés par son père, dont 50 dans le canton de Fribourg, 50 dans la ville de Genève et ses alentours. S'ajoutent une dizaine de jardins et parcs dans la campagne des cantons de Berne, Neuchâtel, Vaud ou encore en France.

Les journées du Patrimoine 2016 ont permis de mettre à l'honneur le jardin de la maison de Monsieur Robert, alors directeur de la maison Ménélix à Meyriez. Cette bâtisse a été réalisée par l'architecte Jean Borgognon de Domdidier. D'autres jardins ont été ouverts au public comme ceux des maisons des architectes André Schmalz à Morat ou avec Pietro Sartorio, Edmond Breccolini, Roger Moser et Charles Braillard à Genève. Toutes ces réalisations sont la démonstration de la méthode de travail de Bernard Muller, qui aimait collaborer dès la phase du projet de l'architecte, afin de créer une symbiose parfaite entre le jardin et la maison.

L'histoire du grand hôtel à Morat

En 1952, une famille Malley d'origine française met en vente son habitation située sur la commune de Meyriez, bâtiment connu au-

jourd'hui sous le nom de Vieux Manoir de Morat. Bernard Muller était fasciné par ce domaine extraordinaire, dont le terrain longeait les rives du lac jusqu'à l'obélisque près du passage à niveau. Inspiré par la beauté des lieux, il propose à Pierre Musy, fils du conseiller fédéral Jean Musy, d'acheter l'ensemble du terrain pour y créer un hôtel, et de le subdiviser en plusieurs parcelles pour y construire des logements privés avec accès au lac. Pierre Musy était ravi du projet et acheta toute la propriété. Alors que les parcelles étaient mises en vente une par une, le bâtiment principal devint un internat pendant 2 ans. C'est alors que Monsieur Hans Buol a racheté le bâtiment pour en faire «L'Hôtel du Vieux Manoir» (nom choisi par Bernard Muller). Cet hôtel 5 étoiles est aujourd'hui fermé au grand public depuis 3 ans. Un projet serait d'ailleurs en gestation avec un espoir de réouverture ces prochaines années.

Un projet pour Expo.02

Bernard Muller a saisi l'occasion d'Expo 02 dans la région des trois lacs pour proposer le projet d'un concept fleuri pour la ville de Morat. Ce projet conçu en 1997 était défini par quatre éléments importants: jeux d'eau, pavillon d'exposition et office du tourisme,

Page de gauche:
Terrasse de l'Hôtel
Schiff à Morat
et esplanade du
débarcadère.

Vieux-Manoir à
Meyriez.

Ci-contre à droite:
Dessin du projet
de l'Hôtel du Vieux
Manoir à Morat.



parc de loisir ainsi qu'une zone de transition vers le bourg médiéval. Dans la ligne de ses réalisations antérieures, Bernard Muller voulait certainement charmer les visiteurs qui viendraient à Morat.

Malheureusement, ce projet n'a pas été retenu, mais les plans existent toujours. La zone verte qui entoure le Musée actuel et l'ancien moulin serait idéale pour la réalisation d'une partie des plans de l'architecte-paysagiste: un parc de récréation et de loisirs dont pourraient profiter les touristes et les habitants.

Quelques réalisations remarquables

Dans le canton de Fribourg, au cœur du village de Meyriez se trouve l'une de ses réalisations. Le cœur de Bernard Muller murmure que ce jardin réalisé en 1968, commandé par Jean Ramuz, est l'un des plus beaux des alentours du lac de Morat. Il était ouvert au public durant les Journées européennes du patrimoine 2016.

La qualité du tissu urbain et le développement de la ville de Genève offrent dans les années 50 des opportunités uniques à Bernard Muller. Il réalisa des projets ludiques et individualisés pour des institutions

reconnues, telles que le CERN, la Société des Nations Unis, des hôtels prestigieux comme l'Hôtel Intercontinental et l'Hôtel le Président, ou encore pour des clients de grande renommée comme son Highness Aga Khan, le Shah d'Iran, le prince d'Italie, la famille Baciocchi ou des célébrités comme Petula Clark entre autres. Il réalisa aussi le jardin du Château Banquet et le Parc du Mont Blanc en 1969.

Qualités de l'œuvre de Bernard Muller

Le raffinement et le soin apportés à l'étude du projet, de l'esquisse à la réalisation, donnant aussi de l'importance au choix des plantes et à la production artisanale, font de Bernard Muller un architecte paysagiste complet. Son travail exemplaire est un des plus importants au XX^e siècle pour le canton de Fribourg, pas seulement pour ses réalisations sur sol fribourgeois, mais aussi pour sa manière de rayonner en dehors des frontières de son canton. Il n'impressionne pas seulement pour son amour porté aux grands paysagistes français mais aussi pour les moments inoubliables partagés avec les mandataires, collègues architectes avec lesquels il a travaillé durant 70 ans dans son entreprise, comptant jusqu'à 120 personnes à l'époque la plus prestigieuse.

L'AUBERGE DU CERF EST SAUVÉE

En mars 2014 PRO FRIBOURG s'opposait à la démolition de l'auberge du Cerf à Vuisternens-devant-Romont. Une opposition rejetée par le Préfet de la Glâne qui autorisait par conséquent la démolition du bâtiment. Une décision que PRO FRIBOURG a contesté auprès du Tribunal cantonal. En octobre 2016, le Juge donne raison à PRO FRIBOURG: le recours est admis, l'auberge du Cerf sauvée. Retour sur cet épisode.

Un bâtiment protégé

L'auberge du Cerf est un bâtiment datant de 1835, composé d'une partie habitation en dur et d'une grange en bois avec pont de danse. Il est situé dans la zone centre village du Plan d'aménagement local (PAL) et protégé en catégorie 2 par le Règlement communal d'urbanisme. Sa mise sous protection par le Service des biens culturels a été effective en 2009 avec son inscription au PAL. Par ailleurs, l'Inventaire fédéral des sites construits à protéger en Suisse (ISOS), inclut le bâtiment dans un «périmètre construit dans un site d'importance locale avec objectif de sauvegarde A» c'est-à-dire que l'objectif de sauvegarde de l'ensemble est le plus élevé.

L'expertise d'un bureau d'ingénieur, l'analyse du Service des biens culturels ainsi que la visite que nous avons pu effectuer en présence d'architectes à l'intérieur du bâtiment démontra que l'édifice n'est ni vétuste, ni en ruine, mais au contraire qu'il présente un énorme potentiel de réhabilitation.

La démolition de cette auberge faisait partie d'une procédure lancée en 2010 par le Service des ponts et chaussées visant l'amélioration du carrefour dit «le goulet» à Vuisternens-devant-Romont. Cette décision a été prise dans le cadre du réaménagement routier entre Vaulruz et Romont, suite à l'abandon d'une variante consistant à réaliser une route de contournement de la commune.

Principaux arguments de la décision

«Les intérêts prépondérants»: cet argument avancé à plusieurs reprises lors de la procédure, permettait de justifier la démolition du Cerf: une route d'intérêt régionale étant plus importante que la conservation d'un bien patrimonial d'intérêt local. L'arrêt du Tribunal conteste cet argument: «Le fait qu'un projet de construction, routier ou autre, s'inscrive dans un cadre régional ou cantonal n'a pas pour conséquence de le faire prévaloir forcément sur la conservation d'un bien culturel d'importance locale».

Il a aussi été démontré lors de la procédure que «le goulet» de Vuisternens-devant-Romont n'est pas accidentogène et qu'il ne présente aucun problème de surcharge du trafic. Ce dernier point a été vérifié lors de la vision locale organisée le 15 mars 2016: la démonstration in situ du croisement de deux poids lourds s'est effectuée sans encombre. Réalisée pourtant à 8h00 du matin, elle n'a pas provoqué d'embouteillages. L'intérêt de démolir le Cerf pour améliorer la fluidité du

trafic a été considéré comme très secondaire par le Juge et ne justifiait pas sa démolition.

La valeur attribuée à l'ensemble du centre village attestée par son inscription à l'ISOS a joué un grand rôle dans la décision du Juge. De plus, ce dernier estime que la protection du bâtiment en valeur 2 implique sa conservation qui s'étend à l'enveloppe, la structure porteuse intérieure, l'organisation générale des espaces intérieurs et les éléments décoratifs de façade. Il confirme également que l'état du bâtiment est sain, bien qu'il nécessite des travaux d'entretien conséquents. Ces travaux ne justifient pas, encore une fois, une démolition. Il ajoute que la mise sous protection d'un immeuble a pour effets généraux d'obliger le propriétaire à conserver l'objet et à l'entretenir.

Après plus de deux ans de procédure, PRO FRIBOURG salue la décision du Juge. PRO FRIBOURG se réjouit aussi de la réouverture du restaurant prévue au printemps, information relayée par *La Liberté* du 9 novembre 2016. SGJ



Pro Fribourg | J.L.R.

UN FOUR À PAIN ÉCHAPPE À LA DÉMOLITION

Menacé par un projet immobilier, un four à pain situé sur la commune d'Hauterive, dans le secteur centre village d'Ecuvillens a eu chaud. Non répertorié, le four a vraisemblablement passé entre les gouttes des divers recensements. Il faut dire qu'il est abrité par un tilleul majestueux, un peu caché au fond d'une parcelle occupée par une ancienne ferme et un grenier. Ces trois biens patrimoniaux formant un ensemble qui a survécu jusqu'à aujourd'hui.

Construit en 1832, le four est composé d'une partie en maçonnerie abritée par une structure en bois. A l'arrière, se trouve une petite bergerie. La particularité de ce bâtiment est

qu'il comporte deux foyers. Utilisé régulièrement, il est en parfait état de marche, bien qu'il n'ait au fil des ans subi aucune transformation ou rénovation majeure.

Lors de la mise à l'enquête du projet immobilier prévoyant la construction de trois immeubles, PRO FRIBOURG s'est opposé à la démolition du four et à l'abattage du tilleul. Cette démarche a permis dans un premier temps de réparer l'oubli dont il était victime. Le Service des biens culturels (SBC) a établi une fiche descriptive, comme il le fait pour tout objet digne de protection, et recensé le four en valeur B, une note très honorable. Dans



Pro Fribourg | SGJ

son analyse, le SBC relève la rareté et la qualité architecturale de l'objet.

Toutefois dans une situation délicate, le four n'étant pas protégé légalement, il fallait accepter un compromis dans la démarche qui nous opposait au promoteur: le four ne sera pas conservé à son emplacement d'origine mais déplacé vers la ferme et le grenier, non pas en un seul te-

nant comme PRO FRIBOURG l'avait demandé, mais démonté et reconstruit. Une opération délicate, dont le déroulement est soumis à des conditions strictes et qui sera supervisée par le SBC. Même si on ne peut encore baisser la garde, cette solution est satisfaisante. Elle permet de sauver l'ancien four à pain, une victoire tout de même pour PRO FRIBOURG et le patrimoine. SGJ

Sempach obtient le Prix Wakker 2017

Patrimoine suisse décerne le Prix Wakker 2017 à Sempach. Cette petite ville lucernoise est distinguée pour son soin et son approche moderne dans le dé-

veloppement de ses sites historiques d'importance nationale – la vieille ville et le hameau de Kirchbühl, précise un communiqué de Patrimoine suisse. Qui souligne entre autres engagements, le lancement d'un débat vivant sur la construction et la planification dans la commune. Une manière de sensibiliser la population à la valeur du patrimoine construit.



Flavio Karrer/Patrimoine suisse

INVITATION À LA 53^e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE PRO FRIBOURG

Mercredi 5 juillet 2017
aux Capucins, Grand-Rue 48
à Romont

Programme:

- 18h00:** Ouverture de l'assemblée par Jean-Luc Rime, président et approbation de l'ordre du jour
1. Approbation du procès-verbal de l'AG du 1^{er} juillet 2016
 2. Rapport d'activités
 3. Projets 2016-2017
 4. Comptes 2016: présentation, rapport des vérificateurs et approbation
 5. Budget 2017
 6. Election des membres du comité et des vérificateurs des comptes
 7. Divers
- 19h00:** Les archives paroissiales, une situation préoccupante, par Florian Defferrard, historien-archiviste
- 19h45:** Apéritif

Le procès-verbal de l'assemblée 2016 sera disponible sur notre site internet dès la mi-juin: www.pro-fribourg.ch.
Sauf demande expresse, il ne sera pas lu en assemblée.

PRO FRIBOURG a besoin de vous!

Nous vous remercions pour votre fidélité. C'est grâce à votre soutien financier, que ce soit par votre cotisation ou vos dons, que nous pouvons encore publier nos cahiers en ces temps où les médias papiers sont menacés. C'est aussi grâce à votre soutien que nous avons la possibilité de mener nos combats, et de les gagner. Le sauvetage du Café du Cerf à Vuisternens-devant-Romont (lire p. 46) est donc aussi votre victoire!

AGENDA

La Belle Époque au MAHF

Le Musée d'art et d'histoire de Fribourg (MAHF) accueille une exposition de photographies de l'atelier Macherel sur la Belle Époque, dès le 19 mai, en collaboration avec la Bibliothèque cantonale universitaire. A cette période, la société était très segmentée, précise le MAHF. Du mariage chic aux copains de la Basse Ville, les photos témoignent de la distinction marquée entre les classes sociales.

«La Belle Époque»

à voir du 19 mai au 3 septembre.
Infos: www.mahf.ch

Des meringues lumineuses

Du blanc d'œuf, du sucre et ... des LED. Ce sont les ingrédients de base pour les meringues de Camille von Deschwanden. Elle expose un album de ses surprenantes œuvres de dentelle lumineuse au Musée gruérien jusqu'au 13 août. Elle y montre également de nouvelles structures lumineuses où des matériaux de haute technologie ont remplacé le sucre et le blanc d'œuf. Une œuvre de 6 sur 7 m en fibre optique titille les sens des visiteurs. A l'occasion d'une collaboration avec le médecin Etienne Pralong, cette exposition deviendra, pour les visiteurs qui le souhaitent, un laboratoire étudiant les effets de l'œuvre d'art sur la physiologie.

«Meringue light»

à voir jusqu'au 13 août; informations: www.musee-gruerien.ch

